

Table des matières

Pierre Bouretz : Pour dire encore deux mots du totalitarisme.....	5
Hannah Arendt : Idéologie et terreur.....	49

*Pour dire encore deux mots
du totalitarisme*

Le texte qu'on va lire a une histoire qui peut se dater de semaine en semaine. Avril 1952, Hannah Arendt est à Paris et semble heureuse comme elle ne l'a pas été depuis longtemps, ce qu'a compris Heinrich Blücher après réception des premières lettres envoyées de l'Hôtel d'Angleterre : « Te voilà donc en train de boire là où il faut boire, à Paris, avec des amis, et tu travailles là où l'on peut travailler, à Paris, avec tous ces types magnifiques des temps passés » (18 avril). Elle a une intention précise : « La seule chose que je veux absolument faire, c'est ma participation au livre pour Jaspers, sans doute sur l'idéologie et la terreur. Ce n'est qu'une question de temps et ce serait bon de le coucher sur le papier pour l'avoir ensuite prêt comme exposé » (24 avril). Les lettres suivantes à son mari et principal confident demeuré à New York montrent que les choses avancent à un rythme impressionnant. Fribourg,

24 mai : « Je suis en train de travailler les exposés, *Idéologie et terreur*, qui doivent faire partie du cahier Jaspers. Je crois que ce ne sera pas mal ». Schloss Georhausen, 7 juillet : « Il faut que je commence à “mettre au propre”, comme dirait Martin, mon papier pour le cahier Jaspers ». Heidelberg, 18 juillet : « Je parle partout de “terreur et idéologie”, ce que j’ai mis, à ce qui semble, bien au clair pour le cahier Jaspers ». Moins d’un mois plus tard et juste avant de quitter l’Europe, c’est à un autre de ses confidents qu’elle écrit de Saint-Moritz : « Sous peu, c’est-à-dire dans quelques mois, je t’envoie un essai sur *Idéologie et Terreur* (la double contrainte) que, pour les *Mélanges* en hommage à Jaspers, j’ai extrait d’un traité assez épais, un peu dans le genre philosophique et où tu verras que, par un pied, j’ai atterri chez Montesquieu et que j’ai calé l’autre chez mon bon vieil Augustin. J’ai une sacrée envie de me lancer dans un vrai travail, je bourlingue en ce moment avec *La République*, relisant donc Platon, en grec » (6 août, à Kurt Blumenfeld). Voilà donc son dernier mot, le plus substantiel bien qu’un peu énigmatique. Une chose est sûre, à cette date le texte est terminé et sans doute déjà donné à l’éditeur. Une autre histoire peut commencer¹.

1. Ayant consacré à ce texte un chapitre de livre, je me permettrai souvent d’y renvoyer : Pierre Bouretz, *Qu’ap-*

Sitôt rentrée en Amérique, Hannah Arendt reprend le texte pour le donner en anglais à la *Review of Politics* de son ami Waldemar Gurian². Elle pourrait se contenter de traduire en adaptant, mais elle rédige une version substantiellement différente. « Idéologie et terreur » paraîtra donc deux fois, en deux langues et sous deux formes en 1953. Son histoire ne s'arrête toutefois pas là et son destin va se confondre avec celui des *Origines du totalitarisme* : à peine retouché

pelle-t-on philosophe ?, Paris, Gallimard, 2006, chapitre IV, pp. 157-212. Intitulé « Une aventure de la pensée », ce chapitre s'attache à décrire la genèse, les transformations et la portée de ce texte, en exploitant notamment comme l'ensemble du livre le fascinant objet intellectuel que constituent les carnets de travail d'Hannah Arendt : *Journal de pensée*, Édité par Ursula Ludz et Ingeborg Nordmann en collaboration avec le Hannah-Arendt-Institute (Dresde), trad. S. Courtine-Denamy, Paris, Seuil, 2005, 2 volumes. Le livre était pour l'essentiel achevé au moment de la parution du *Journal* en français et comporte donc souvent des traductions personnelles que je reprends ici, en donnant entre parenthèses pour chaque citation le cahier d'où elle provient (en chiffres romains) son numéro et sa date (indications qui permettront de se reporter facilement à l'édition française). Afin de ne pas alourdir cette introduction, j'ai reporté les éléments d'analyse « génétique » du texte dans des notes qui lui sont ajoutées, en sorte que le lecteur puisse à sa guise en suivre les méandres, depuis les premières intuitions jusqu'aux ultimes modifications. J'ai enfin conservé les caractéristiques typographiques des notes du *Journal*, qui dévoilent souvent la pensée à l'état naissant ou en voie de maturation.

2. Hannah Arendt, « Ideology and Terror: A Novel Form of Government », *The Review of Politics*, 15/3, juillet 1953, pp. 303-327.

dans sa langue originale, ce texte sera le dernier chapitre de l'édition allemande du livre, réalisée par Arendt elle-même (1955) ; la version anglaise légèrement retravaillée aura le même statut dans la seconde édition américaine de 1958, remplaçant la conclusion de l'originale tout en étant encore suivi d'un épilogue consacré à la révolution hongroise ; en 1966, il aura définitivement trouvé sa place, totalement imprévue au départ, mais en quelque sorte devenue naturelle³. Étrange aventure d'un texte conçu pour dire encore deux mots du totalitarisme en s'acquittant d'une dette, rédigé en quelques semaines dans des chambres d'hôtel et devenant finalement la fin d'un livre qui en dépit des apparences en était dépourvu⁴. Il faut donc revenir en arrière.

3. Si la seconde version du texte (celle publiée en anglais dans la *Review of Politics* l'année de parution de l'originale allemande) est très différente de la première, les modifications sont en revanche minimes entre celle-ci et la définitive. Cette dernière étant traduite en français dans l'édition complète des *Origines du totalitarisme*, c'est elle que je citerai le cas échéant, tant dans cette introduction que dans les notes sous le texte original. Voir « Idéologie et terreur : une forme nouvelle de régime », in Hannah Arendt, *Les origines du totalitarisme et Eichmann à Jérusalem*, édition établie par Pierre Bouretz, Paris, Gallimard, Quarto, 2002, pp. 813-838.

4. Voir *Qu'appelle-t-on philosophe ?*, *op. cit.*, chapitre II, « Un livre interminable ? ».

Parues en février 1951 à New York, *Les origines du totalitarisme* étaient le résultat d'environ cinq ans d'un travail harassant⁵. L'idée du livre avait probablement germé vers le début de 1944 et il est certain que la rédaction en était achevée fin 1949, au moment du départ d'Hannah Arendt pour son premier voyage en Europe. D'un point de vue intellectuel et stylistique, il relève d'une histoire monumentale à l'allemande et il doit avoir été pour l'essentiel écrit dans des bibliothèques de New York. L'époque de sa rédaction avait été celle d'une vie de « bohèmes », c'est-à-dire de « gens enracinés à rien qu'il posséderaient » dans le petit appartement du 317 West 95st. Rentrée depuis quatre mois de son voyage et tandis qu'il n'était plus l'objet que de préoccupations matérielles, Hannah Arendt avait confié à Jaspers ses sentiments : « J'ai eu du mal à me réhabituer au monde. C'est que je suis épuisée, tout simplement » (25 juin 1950). Jaspers verrait en lui l'expression d'une « terrible colère » (lettre à Heinrich Blücher du 21 juillet 1952) et Arendt dirait ne plus jamais vouloir écrire

5. Sur l'histoire de ce livre, sa forme et ses thèses essentielles, voir Pierre Bouretz, « Introduction aux *Origines du totalitarisme* », in *Les origines du totalitarisme et Eichmann à Jérusalem*, op. cit., pp. 143-175. Dans le même ouvrage (pp. 11-91), j'ai tenté d'esquisser une biographie intellectuelle au travers d'une préface intitulé « Hannah Arendt entre passion et raison ».

un tel « pavé » (lettre à Kurt Blumenfeld du 16 novembre 1953) ; mais c'est sans doute le titre qu'elle donnera au livre pour son édition anglaise parue la même année que l'américaine qui porte en filigrane la meilleure trace de son état d'esprit : *The Burden of Our Time*. « Le fardeau de notre temps », tel est ce qu'Arendt avait eu l'impression de porter pendant les années d'écriture de ce livre et ce qui la laissait exténuée. On pourrait s'attendre à ce qu'elle l'ait abandonné à son sort d'ouvrage pionnier culminant dans un dernier chapitre qui offrait une sorte de phénoménologie du totalitarisme centrée sur un essai de description de l'expérience des camps. Mais il ne la satisfaisait pas tout à fait, ce qui apparaît dans son *Journal* et aurait des conséquences dont l'ajout d'« Idéologie et terreur » plusieurs fois remis en chantier est la plus importante. Ce texte est donc l'objet d'une intrigue déjà ouverte et qui conduira loin.

Quittant New York pour son second voyage vers l'Europe en mars 1952, Hannah Arendt avait une autre préoccupation que celle d'avoir à écrire un texte en hommage à Karl Jaspers. Celle-ci était toutefois loin d'être étrangère à ce dernier, ce qu'atteste leur correspondance. En écho à une conversation datant de l'année précédente, voici ce qu'elle lui avait écrit le 25 décembre 1950 : « J'essaierais volontiers de réhabiliter Marx auprès

de vous. Non que vous ayez tort en disant ce que vous dites. Mais à côté (et pas seulement à côté) il y a Marx le révolutionnaire, que la passion pour la justice tient au collet. Et c'est cela qui le distingue le plus profondément de Hegel et le relie, me semble-t-il, de façon pas tout à fait visible mais très efficace, à Kant ». Suivraient alors de nombreux échanges sur ce sujet. Jaspers à Arendt, 7 janvier 1951 : « La passion de Marx me paraît impure à sa source, elle-même injuste *a priori*, vivant de négatif, sans image de l'homme (...). Je ne vois pas là la moindre étincelle d'esprit kantien. Chez Engels il en va autrement. Là je vous approuverais. Connaissez-vous la première ébauche du *Manifeste communiste* conçue par Engels ? Marx en a éliminé tous les passages humains, rendant le tout plus évident et infiniment plus efficace sur le plan propagandiste. Je ne peux m'empêcher de voir en lui un « méchant » homme ». Réponse d'Arendt après consultation de Blücher : « Marx : j'ai naturellement aussitôt demandé conseil à *Monsieur* et il a été entièrement de votre avis selon lequel Marx n'avait aucun sens de la justice mais, pense-t-il, sans doute le sens de la liberté » ; « Ce sont deux choses, la déshumanisation de l'homme et la dénatura-tion de la nature auxquelles pense Marx lorsqu'il parle de l'abstraction de la société, et la révolte contre les faits me paraît rester

vivante même chez le vieux Marx » ; « Je ne veux pas le sauver en tant que scientifique (alors qu'il fut un grand scientifique, lui qui a précisément corrompu sa science avec l'idéologie) et sûrement pas en tant que « philosophe », mais sans doute en tant que rebelle et révolutionnaire » (4 mars 1951). L'élève était donc harcelée à distance par son vieux maître ; mais elle demeurait rétive. Pas tout à fait cependant, ce dont témoigne cette fois son *Journal*.

Deux mois après cette dernière lettre, Hannah Arendt avait rédigé une note de quatre pages exclusivement consacrée à Marx. Celle-ci concernait cependant pour l'essentiel autre chose que l'idée d'une responsabilité du père putatif du communisme dans la genèse du totalitarisme à laquelle songeait sans doute Jaspers : « Parce que la découverte centrale de Marx réside dans la description de l'homme comme être *travaillant* – d'où la position centrale de la classe laborieuse *et* du dénommé matérialisme (métabolisme avec la nature) – il voit l'homme essentiellement *isolé*. Le travailleur, conçu et décrit selon l'antique modèle grec de l'artisan (*Hers-teller*), est fondamentalement seul avec ce qu'il produit ; les autres n'apparaissent qu'à titre d'auxiliaires (...) » (IV, 1, mai 1951). Il était donc question du penseur et plus précisément de son anthropologie philosophique.